

Stéphane Habib

Lalangue (est ce qui) dit :
il n'y a d'identité qu'un fantasme *

À la vérité, il ne s'agira pas pour moi de parler aujourd'hui d'autre chose que d'inquiétude, oui, d'inquiétude et de tremblement. Que je joue de et avec ces mots est une évidence puisque ce serait sinon une manière bien dramatique d'ouvrir un questionnement. Mais il y va aussi, dès lors que l'on approche de ces mots – celui-là en particulier de l'identité – mais encore de *la langue* en deux mots, le « la » ne pouvant pas ne pas indiquer ou laisser supposer quelque certitude quant à ce dont il y va dans *la langue* mais encore dans *l'identité*, il y va aussi dis-je, à n'en point douter, de plus d'un drame : histoires, catastrophes, actions et énigmes, scène et autre scène puisque c'est cela entre autres que pointe ce vocable *drame* en plus d'une langue. Or, ce plus d'une langue est précisément ce qui gîte dans chaque mot que devant vous je prononce et, partant, ce qu'on ne peut pas ne pas traiter pour autant que l'on est, à un titre ou à un autre, par la clinique, par la langue et par ce qu'on nomme l'identité, intéressé.

Mais, inquiétude et tremblement, c'est également évidemment ce qu'on ne peut pas ne pas ressentir devant la massivité de ces mots qui sont aussi des notions, qui sont aussi des concepts, qui comme tels ont donc une histoire aussi longue que celle de ces animaux (Derrida écrit cela en finissant par MOTS ¹), qu'on les dise politiques,

* Intervention lors de l'après-midi organisé par le pôle 14 le samedi 5 mai.

1. Cf., par exemple, Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006. Ouvrage où l'on trouvera le vif d'une discussion sur laquelle le silence règne malheureusement entre Jacques Derrida et Jacques Lacan. Il faudrait minutieusement analyser les raisons de ce silence, de cette résistance, d'autant qu'on ne prend pas de risque à affirmer que l'on n'a pas encore commencé à prendre la mesure de la radicalité de la lecture de Freud par Derrida et de l'intérêt, sans doute pour l'à-venir de la psychanalyse, à tourner autour de ce qui se joue entre Lacan et Derrida.

rationnels, ou encore pensants, c'est toujours les dire d'une manière ou d'une autre parlants, mais c'est aussi, l'inquiétude et le tremblement, à mon sens, ce que la psychanalyse fait, laisse faire, doit pouvoir laisser faire en accueillant *lalangue*.

Et la psychanalyse se définit peut-être assez nettement de se donner comme lieu sans lieu d'hospitalité, d'accueil inconditionnel de *lalangue*. Oui, voilà ce qui pourrait se donner pour une définition de la psychanalyse, mais encore de ce qui se passe, si et lorsque quelque chose passe et se passe, dans une cure comme on dit, et enfin de la clinique : accueil inconditionnel de *lalangue*.

Accueil inconditionnel qui de cette inconditionnalité radicale, si une telle chose se laisse penser, ne peut pas ne pas faire trembler la certitude d'un savoir, c'est toujours dire d'un savoir tranquille, ce que c'est que la langue et ce que c'est que l'identité, ce que veut dire la langue et ce que veut dire l'identité de et pour celui-là même qui la parle et qui en parle, de la langue et de l'identité, de sa langue et de son identité.

Toute la question réside sans doute dans le statut de ces possessifs. Dans cette optique, l'homme d'une trentaine d'années dont je vous parlerai aujourd'hui me dit un jour : « Je ne sais plus, enfin je ne sais pas, qui je suis, à cause de ce que ma mère m'en dit, je ne sais pas ce que je suis... enfin mon identité... »

De cela qui va peut-être déjà trop vite, mais le temps nous est compté, comme de ce qui me sera passé par la tête lorsque j'ai commencé à rêver vertigineusement de tout ce qu'il y aurait à dire en abordant d'une manière ou d'une autre, par la psychanalyse, la langue et l'identité, j'ai fait ce titre : « Lalangue (est ce qui) dit : il n'y a d'identité qu'un fantasme ».

S'y avance ceci que c'est lalangue qui, simplement d'être ce que Jacques Lacan appelle *lalangue*, de ce que nous pouvons entendre de ce qu'il aura nommé *lalangue*, et, vous en conviendrez, c'est tout le problème, eh bien que c'est *lalangue* donc qui de l'identité, de dire l'identité, la ramène à ce qu'elle oublie être quand elle se dit, quand elle est affirmativement posée, voire revendiquée, c'est à savoir, à savoir sans se savoir précisément, un fantasme.

Pourquoi puis-je penser cela ? Ce que Lacan pose à ce sujet, et j'y viens, aidera à répondre, mais avant, il faut bien dire que ceci que

lalangue (est ce qui) dit « il n'y a d'identité qu'un fantasme » se soutient de quelque chose comme une inévitable différence à soi de *lalangue*. Autre nom, cette différence à soi, cette non-coïncidence à soi, et, il faut bien le dire, cette schize ou cette division, de ce que j'avais commencé par dire comme « plus d'une langue » à propos du drame. Ce plus d'une, que la greffe de *lalangue* déploie, de se dire *lalangue* et de s'écrire en un mot, déjoue toute possibilité de soutenir l'identité de l'identité.

Pour le dire plus clairement pour le moment, *lalangue* étant ce dont, pour dire, le parlêtre ne peut faire l'économie, dans sa différence à soi, empêche quelque chose comme une pure identité à soi. Il n'y a peut-être que de *lalangue* de l'Autre, mais il reste que la seule *lalangue* parlée ou parlante du parlêtre, du sujet, si vous préférez, est précisément celle-là. Celle-là même qui d'être toujours déjà là de l'Autre ne se peut approprier jamais sans reste, ne peut donc se posséder. *Lalangue* ne peut appartenir ni n'a de propre.

Lalangue arrive ainsi forcément plus d'une d'être de l'Autre, mais parlée parlante par un sujet. Ici s'entend peut-être mieux la dislocation, ou l'impossible identité à soi d'un sujet, pour autant que sujet est sujet de *lalangue* – vous allez entendre, mais n'est-ce pas trop connu ?, que c'est aussi dire de l'inconscient, sujet de l'inconscient : « Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme ². »

Cette impossibilité de trouver l'identité, pour le dire maladroitement, mais encore de penser thétiquement, de faire position assurée ou théorie supposée rassurante de l'identité, bref, l'impossibilité de pouvoir dire simplement ce que c'est que l'identité – je disais l'identité de l'identité – et, partant, de croire pouvoir dire « mon identité » et de s'en parer (mais pourquoi faire ?), je vais vous l'illustrer

2. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme » (4 octobre 1975), *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.

d'une expérience de lecture, mais également de ce que récemment encore me disait cet analysant dont j'ai commencé à vous parler.

Je pensais débiter cette intervention par une déclaration du type : je ne vais pas aujourd'hui vous faire le coup du principe d'identité chez Aristote. Je trouvais ça amusant de déplier une dénégation et ses effets devant des analystes, cela m'aurait permis de faire sans contradiction ce que je disais ne pas faire. Mais voilà, au même moment que ce début de phrase m'est venu, le doute s'est insinué de ce que j'aurais alors appelé le principe d'identité chez Aristote. Serait-ce le doute imputable à la structure de celui qui parle devant vous ? Peut-être, allez savoir, avec les chicanes de l'inconscient, mais pas seulement. En effet, il est convenu de penser que l'identité est par Aristote traitée, sous le titre du principe – le principe est d'ailleurs très précisément défini par lui – dans la *Métaphysique*. Mais quand je dis qu'il est convenu de penser cela, je n'insiste pas assez, il s'agit presque d'un réflexe du type « table de multiplication », vous voyez, du tac au tac : « Principe d'identité ? – Aristote, *Métaphysique* Gama. »

Aussi, vous dis-je, c'est bien le côté réflexe de la chose qui m'a arrêté, à vrai dire un long moment, et fait replonger dans la lecture du texte d'Aristote. En effet, c'est presque une récitation d'écolier, au moins pour un ancien étudiant en philosophie, de dire et de répéter que la logique d'Aristote repose sur trois principes, le principe de non-contradiction, le principe du tiers exclu et enfin le principe d'identité. Mais c'est ce même étudiant en philosophie qui ne doit, puisqu'il est nourri de philosophie, et de plus d'une certaine expérience et du divan et du fauteuil, qui ne doit, donc, ni ne peut rien entendre à ce qui est supposé aller de soi. Oui, pour paraphraser un peu Lacan, Aristote, ça va sans lire mais ça va mieux en le lisant.

Eh bien comme vous vous en doutez maintenant, en relisant Aristote, j'ai trouvé et le principe de non-contradiction (énoncé comme tel en *Métaphysique* Gama mais d'ailleurs appelé plus exactement dans mon édition Vrin « principe de contradiction », p. 121) et le principe du tiers exclu (toujours en *Métaphysique* Gama, énoncé comme tel en intertitre à la page 151), mais je n'ai pas pu retrouver quelque chose qui serait énoncé, avancé et nommé comme LE principe d'identité. Je dis bien le principe d'identité *comme tel*. Aussi, le

« comme tel » est toujours redondant quant à l'identité. Je précise cela parce que le terme, le vocable « identité » apparaît çà et là dans le texte et ce à plus d'une reprise. Mais de principe, je répète, comme tel, et encore, ce qui est plus remarquable, ce que serait ce principe d'identité, point.

C'est là d'ailleurs que cette quête de l'identité me semble amusante et la raison pour laquelle je vous la raconte en ce moment même. Elle serait précisément la mise en abyme ou, mieux, la métaphore, de ce que je voudrais parvenir à dire de l'identité. Ce qui d'ailleurs supporte assez bien le terme de fantasme dans ce sens assez lâche, mais à force de tourner autour, je ne désespère pas d'en dire quelque chose d'un peu plus serré. Mise en abyme ou métaphore pour autant qu'à chercher ce dont on a la certitude, l'identité, et la certitude de savoir ce dont il s'agit, on ne rencontre rien qui pourrait y répondre, y correspondre.

Tout se passe donc comme si l'identité était précisément ce qui ne se laissait trouver. Non pas qu'elle serait bien cachée, enfouie, oubliée, voire rejetée ou encore cryptée, mais bien parce que, aussi étrange que cela puisse paraître, on ne sait pas ce que c'est. Plus radicalement, d'échapper au principe supposé la régir, l'identité déjoue la question semblant pourtant lui revenir en propre et de plein droit : qu'est-ce que... ?

Je n'insisterai donc jamais suffisamment sur ceci, dans la mesure où, précisément, il semble aller de soi que la question « qu'est-ce que ? » et ce qu'on se borne à nommer « l'identité » font couple. Si bien que, le plus souvent, ledit principe d'identité est présenté sous cette forme désormais classique : « A est A ».

Eh bien, je pense que « A est A » – il faudrait aussi l'écrire en un mot : « aéta » – est un fantasme, ou mieux un fantôme, tant il ne cesse de faire retour, de hanter, d'agiter, de faire cogiter pas seulement l'histoire, la tradition de la pensée occidentale, mais bien l'histoire, le récit de l'histoire de chaque parlêtre. Oui, l'identité est sans doute le revenant le plus tenace de tous.

Nous nous trouvons là au plus près du croisement de la métaphysique la plus stricte et de la clinique, pour ainsi dire, la plus quotidienne, puis encore, puisqu'il y va du revenant, comment ne pas penser à la sorcière métapsychologie ? Cela n'est à mon avis, mais

cela n'est pas notre sujet du jour, pas si rare. L'enseignement prodigué par Lacan au cours de l'année 1961-1962, « L'identification », en est une fort bonne illustration qui déploie cet argument : « C'est, comme l'écrit Moustapha Safouan, dans la mesure où nous mettrons en question le "A est A" que nous ferons avancer le problème de l'identification ³. »

En d'autres termes, et pour nuancer un propos que l'on entend souvent selon lequel l'identité n'est pas réellement une question pour la psychanalyse, ni non plus du même coup pour Jacques Lacan, il appert puissamment ici que c'est à mettre à la question ladite identité (« A est A » étant la métonymie de l'identité ou plus précisément du supposé principe d'identité) que l'on avancera sur l'identification : n'est-ce pas revenir à dire que, de manière surprenante peut-être, elle est, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non, l'identité, au cœur de la psychanalyse, l'un des nœuds pour ainsi dire fondamentaux sur lequel opère l'*analysis*, je vous le dis en grec, *analuein*, afin de faire entendre ce qui s'y joue de dénouement, de déliaison, de dissolution des liens, en somme ce dont la clinique ne peut en aucun cas faire l'économie. « Parce qu'il est clair, dit Lacan au commencement de la séance inaugurale du séminaire "L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre", que l'identification, c'est ce qui se cristallise dans une identité. »

Avant de continuer, il me semble tout de même nécessaire de préciser que tout ce que je viens de dire bien trop rapidement de la *Métaphysique* mériterait infiniment de nuances et une lecture très minutieuse et attentive, voire microscopique, du texte d'Aristote. Comme vous le savez, il existe des bibliothèques entières de commentaires d'Aristote, on peut même dire que l'histoire de la philosophie avance au rythme de ces commentaires, et que Lacan lui-même y contribue, il suffit de feuilleter même distraitement les séminaires pour constater qu'il en est un lecteur assidu. Aussi me pardonneriez-vous je l'espère la grossièreté de ce rappel. Mais il permet tout de même de situer et de souligner la difficulté extraordinaire à laquelle nous sommes confrontés dès lors que nous en venons à prendre le risque de parler de l'identité. J'ajoute en passant que le « sinthome madaquin », ou pour l'écrire en un mot encore, comme

3. M. Safouan, *Lacanianana, Les Séminaires de Jacques Lacan, 1953-1963*, Paris, Fayard, 2001, p. 191.

Lacan et comme *lalangue*, le « sinthommadaquin », saint Thomas donc, relève également qu'il n'y a sans doute pas de principe d'identité possible dans la *Métaphysique* d'Aristote. Peut-être faut-il s'y fier dans la mesure où Lacan rappelle qu'en matière de philosophie, c'est ce qui se fait de mieux – tout cela, comme vous le savez, se trouve dans la première séance du *Séminaire XXIII* et à propos d'Aristote encore.

Cela, cette écriture de Lacan dans *Le Sinthome*, croyez que je ne la cite pas au hasard. Oui, le hasard ayant un statut bien singulier pour la psychanalyse où cliniquement l'on ne cesse de constater que l'exemple est toujours la chose même, eh bien les premières pages de ce séminaire, où il y va bien sûr encore pas par hasard de *Finnegans Wake*, me permettent de pointer, au moment même où je vous dis le caractère fantasmatique, et même fantomatique de l'identité, ceci que fait *lalangue*, à savoir se déployer, se déplier, se dérouler, dire et se dire plus d'une, en plus d'une langue.

« *Sinthome* est une façon ancienne d'écrire ce qui a été ultérieurement écrit *symptôme*. Cette façon marque une date, celle de l'injection de grec dans ce que j'appelle *lalangue* mienne, à savoir le français. En effet, si je me suis permis cette modification d'orthographe, c'est que Joyce, dans l'*Ulysses*, au premier chapitre, émettait le vœu de *hellenise*, d'injecter de même la langue hellène, mais à quoi ? On ne sait puisqu'il ne s'agissait pas du gaélique, encore qu'il s'agissait de l'Irlande.

Joyce devait écrire en anglais, sans doute, mais, comme l'a dit dans *Tel Quel* quelqu'un dont j'espère qu'il est dans cette assemblée, Philippe Sollers, il a écrit en anglais d'une façon telle que la langue anglaise n'existe plus⁴. »

Voilà *lalangue*, le plus d'une, le plus d'une *lalangue* comme ce qui ne peut pas ne pas troubler l'identité sous n'importe quelle forme qu'on l'envisage, on l'entend bien dans ce petit passage où Lacan ne peut plus dire tranquillement ce qui est purement français, ce qui est purement anglais et ce qui est grec. Cela, je tiens que c'est radicalement fantomatiquer, fantasmatiser, si vous me permettez ces néologismes, ce qui s'appelle l'identité.

Je peux certes pour illustrer quelque peu mon propos m'appuyer sur une solide béquille composée d'un nombre important de

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 11.

citations tressées de Lacan à propos de son (ou de sa d'ailleurs) *lalangue*, mais avant cela dont je ne ferai évidemment pas l'économie, je parlerai de clinique. Après bien des hésitations, j'ai choisi de vous dire quelques mots de morceaux épars d'une analyse avec un homme d'une trentaine d'années. Hésitations, car la clinique est pleine, me semble-t-il, de ce que j'essaie de vous dire aujourd'hui, de ce plus d'une langue de l'inconscient, de ce multi, poly ou plurilinguisme fondamental de l'inconscient, de ce qu'il faut appeler comme Lacan *lalangue*, et là je ne dis pas de l'inconscient, parce que c'est sans doute la même chose, *lalangue* et l'inconscient. Il me semble qu'aussi nettement que Lacan a dit de son désormais célèbre « l'inconscient est structuré comme un langage » qu'il y avait là quelque chose de pléonastique pour autant que l'on entend que la structure et le langage sont le même ⁵, l'on peut entendre que l'inconscient et ce qui commence à devenir, du moins je le souhaite, de plus en plus saisissable sous ce néologisme *lalangue* prennent parfois une tournure, une allure, une façon, une manière synonymique.

Voyez comme je prends bien des précautions, on ne peut pas faire dire ce que l'on veut à Lacan, enfin si, malheureusement on le peut, mais si l'on tient à une certaine fidélité (voilà quelque chose de compliqué, la fidélité à un auteur, on ne sait pas vraiment ce que cela peut vouloir dire, mais passons), on ne peut pas comme ça écrire et dire que c'est partout et tout le temps, *lalangue*, exactement la même chose que l'inconscient.

Il reste que c'est précisément et seulement *lalangue*, c'est dire pour moi aujourd'hui le plus d'une langue de *lalangue*, qui permet à Jacques Lacan de dire pour ouvrir son séminaire le 16 novembre 1976 : « Il y a une affiche comme ça qui professe... est-ce que vous avez su la lire ? Qu'est-ce que ça donne pour vous ? *L'insu que sait*, quand même ça fait bla-bla, ça équivoque ; *L'insu que sait*, et après j'ai traduit *l'Unbewusst*, j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, qu'il y avait de "l'une-bévue". » Cet exemple pour dire que, si j'hésite à poser une affirmation du type « *lalangue*, c'est l'inconscient », il reste que l'intrication de l'un avec l'autre, de l'un dans l'autre, apparaît ici où il y va, et c'est ce qui est très intéressant,

5. « Il [l'inconscient] est structuré comme un langage : ce qui est pléonaste nécessité pour me faire entendre, puisque langage est la structure », J. Lacan, « Petit discours à l'ORTF », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 223.

de l'inconscient lui-même, du mot inconscient – et voilà que l'on suit religieusement l'enseignement de Freud selon lequel en ne cédant pas sur le mot on ne cède pas sur la chose –, de la traduction de l'inconscient, du passage ou de ce qui passe dans et avec et par l'inconscient de l'allemand au français et du français à l'allemand. De l'inconscient lui-même et de ses langues, ou de ses *lalangues* pour ainsi dire, puisqu'on ne peut plus ne pas dire que l'inconscient, *lalangue* et la traduction ne sont pas toujours noués. « C'est une façon aussi bonne de traduire l'*Unbewusst* que n'importe quelle autre, poursuit Lacan, que l'inconscient en particulier qui, en français – et en allemand aussi d'ailleurs – équivoque avec inconscience. L'inconscient, ça n'a rien à voir avec l'inconscience. Alors pourquoi ne pas traduire tout tranquillement par *l'une-bévue*. »

Ici donc, l'on peut remarquer mieux qu'ailleurs ce que fait *lalangue*. Dans un autre texte que j'avais consacré à Heidegger et Lacan ⁶, j'écrivais que, à la manière de Heidegger et de son désormais célèbre « la parole est parlante », ou « la parole parle », ce que l'on peut dire de *lalangue* avec Lacan, c'est qu'elle langue.

« Languer » serait ainsi la forme verbale du substantif *lalangue*. Vous le sentez sans doute, parvenir à dire très clairement ce qu'est, ce que veut dire et ce que fait ce que Lacan nomme *lalangue* n'est pas une mince affaire, d'autant que je tiens aujourd'hui, ce qui ne simplifie pas les choses, que *lalangue*, c'est toujours plus d'une langue. Et je dois maintenant préciser que pour autant *lalangue* de l'Autre, ou le plus d'une langue de *lalangue*, malgré ce qui s'y joue nécessairement de la traduction, n'implique pas forcément ce qu'on appelle trop facilement une langue étrangère. Oui, *lalangue*, même si elle langue, que je la parle et qu'elle me parle – le parlêtre est toujours parlant et parlé, n'est-ce pas ? –, *lalangue* donc n'est pas la mienne, mais *lalangue*, même si elle est de l'Autre, mienne et pas mienne, mienne sans possessif ou mienne sans propre, ne se donne pas pour autant comme langue étrangère.

Je vous l'accorde, c'est là un point troublant, mais c'est aussi tout l'intérêt de cette *lalangue* de Lacan mettant à la question l'identité, ou, pour le dire plus radicalement encore, faisant qu'il n'y a

6. S. Habib, « Écoute tes lalangues – Heidegger et Lacan, ça promet », dans G. Bensussan et J. Cohen (sous la dir. de), *Heidegger. Le Danger et la Promesse*, Paris, Kimé, 2007, p. 361-376.

d'identité qu'un trouble, oui un trouble de l'identité ou un fantasme fantomatique.

Que *lalangue* langue et que de languer elle renvoie l'identité à sa place, à savoir de fantasme, ce n'est pas toujours aussi simple à entendre, ou ce n'est pas toujours aussi spectaculaire, littéralement monstrueux, que ce que relève Lacan dans le corpus joycien : « Le plus extrême, je peux vous le dire – le devant d'ailleurs à Jacques Aubert – *Who ails*, après ça *tongue*, écrit comme *langue* en anglais, *tongue*, un mot ensuite, énigmatique, *coddeau* – “*Who ails tongue coddeau aspace of dumbissilly ?*” Si j'avais rencontré cet écrit, aurais-je ou non perçu “Où est ton cadeau, espèce d'imbécile ?” »

Voilà pourquoi aussi je vous disais hésiter quant à l'illustration clinique à choisir. Non seulement le choix est vaste, parce que ceci que je dis est sans doute ce à quoi chaque analyste est confronté quotidiennement dans sa propre clinique, de *lalangue* il y en a partout et tout le temps en ce sens que « le langage sans doute est fait de lalangue ⁸ », mais encore parce que, dans la littérature freudienne, j'entends dans les textes de Freud lui-même, dans ses écrits les plus célèbres, ceci que je raconte aujourd'hui me semble manifeste des débuts de l'œuvre à sa toute fin, ainsi que, évidemment, dans ses récits de cure les plus fameux. Je ne peux m'attarder là-dessus, mais je pense notamment au « käfer » allemand pour le « que faire ? » de la mère de monsieur E. dans la lettre à Fliess du 29 décembre 1897 ⁹, à toutes les langues qui parlent (je dis à dessein « qui » et non seulement « que ») l'homme aux loups ¹⁰, et ce quoi que l'on pense et que Lacan dise ¹¹ du travail d'Abraham et Torok ¹², et enfin bien sûr au brillant sur le nez du texte de 1927, « Le fétichisme ¹³ ». Bien entendu, il faudrait s'arrêter attentivement sur le travail de *lalangue* et de son

7. « Joyce le symptôme, I », dans *Joyce avec Lacan*, Navarin éditeur, 1987, p. 26.

8. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

9. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, édition complète, Paris, PUF, 2006, p. 369-370.

10. S. Freud, « À partir de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », dans *OCF. P.*, XIII, Paris, PUF, 1988, p. 1-119.

11. J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », Séminaire 1976-1977 (inédit), séance du 11 janvier 1977.

12. N. Abraham et M. Torok, *Cryptonymie, Le Verbier de l'homme aux loups*, précédé de « Fors » par Jacques Derrida, Paris, Aubier-Flammarion, 1976.

13. S. Freud, *OCF. P.*, XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 123-131.

incroyable écriture dans chacun de ces textes, mais il est malheureusement évident que je ne peux faire cela aujourd'hui et c'est vraiment pourquoi je ne me permets pas d'emprunter à la clinique de Freud.

J'ai donc choisi, vous disais-je et pour finir, de vous parler de petits morceaux de l'analyse d'un homme d'une trentaine d'années. Ainsi me dit-il (je rappelle ce que j'avais moi-même commencé à vous en dire au début de cette intervention) : « Je ne sais plus, enfin je ne sais pas, qui je suis, à cause de ce que ma mère m'en dit, je ne sais pas ce que je suis... enfin mon identité... » J'avais décidé d'en parler en filigrane parce que ce que je vous en dis, même si c'est très peu de choses, aura été disséminé par bribes en plus d'un an. Cette phrase, inaugurale pour vous, aura été centrale dans et pour l'analyse (que ce futur antérieur ne trompe pas : la cure est loin de toucher à sa fin) pour la raison qu'elle n'est apparue que dans ses associations à propos du choix du prénom de sa fille, et ainsi dit-il : « Ça me ramène à ma judéité, enfin à la problématique juive de ma famille maternelle. » Surpris de n'avoir rien vu venir de ce côté-là et frappé par l'expression, je ne peux réprimer un « problématique juive ? », interrogatif qui équivoque ou se peut lire et entendre en bien des sens, tout se jouant bien entendu et comme souvent dans le ton, la ponctuation, la manière ou la façon. À quoi vient répondre la langue, ou plutôt *lalangue* comme maternelle en ce sens en effet que « lalangue sert à de toutes autres choses qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré, en tant qu'il est fait de lalangue, cette lalangue dont vous savez que je l'écris en un seul mot, pour désigner ce qui est notre affaire à chacun, lalangue dite maternelle et pas pour rien dite ainsi ¹⁴ ». Et partant répond du même coup le trouble de l'identité que j'appelle aussi en l'espèce fantasme.

À ma surprise il répond alors par la sienne. « Oui, enfin judaïsme, judéité, je ne sais pas comment dire, je ne sais même pas pourquoi, je ne m'étais jamais demandé avant. Mais *elle a toujours dit, qu'elle était juive et que donc moi aussi.* » À partir de ces quelques phrases que j'avais notées, il en vient de temps en temps en séance à m'expliquer qu'il a toujours essayé depuis qu'il est enfant de coller au maximum à ce que voulait sa mère, ce qui n'était pas difficile

14. J. Lacan, *Encore, op. cit.*, p. 126.

puisqu'elle ne cessait pas de lui parler, de lui parler d'elle bien sûr et sous toutes les coutures. Mais maintenant qu'il commence à voir « comment ça a fonctionné », il ne sait plus ce qu'il est. Avant d'en finir pour aujourd'hui, j'interromps cette sorte de récit pour vous dire que c'est de là que m'est venu de vous proposer cette définition de l'analyse, de la cure ou de la clinique comme hospitalité inconditionnelle, accueil inconditionnel de *lalangue*. Parce qu'il y a donc ce que dit Lacan de *lalangue* comme maternelle et sur quoi, le maternel comme tel ou, littéralement, de *lalangue*, je reste dubitatif, mais ce sont ses mots pourtant, à Lacan, qui m'ont aidé à laisser parler *lalangue*. Qu'est-ce à dire ici ? Eh bien avant tout ne pas comprendre, ne pas interrompre d'une manière ou d'une autre, et même si cela était disséminé dans les séances comme je vous l'ai dit, ce qui était en train de languer. Force est de constater qu'il aurait été facile et fatal, mais tentant, pour le déploiement de *lalangue* de l'Autre maternel dans *lalangue* du sujet, d'interroger ou de poser par le discours courant ou le discours savant – les deux se rejoignent si fréquemment – sur la chose juive quelque question du style : « Mais après tout, n'est-ce pas bien par la mère que se transmet la judéité ? »

Or, l'inconditionnalité dont je parle prend ici sa place et barre cette question en ce sens que *lalangue*, du savoir su, ne fait que s'encombrer. « [...] elle articule des choses [lalangue] qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé ¹⁵. »

Aussi ne me restait-il qu'à ne pas savoir et à laisser revenir ce que j'ai appelé fantôme pour autant qu'il fait retour dans le peu qu'il dit depuis ce « toujours » qui accroche mon oreille, « elle m'a toujours dit », dit-il. Or, comme vous le savez trop bien, il n'y a pas plus de « de tout temps » ou de « toujours » que de métalangage, de beurre en broche ou de rapport sexuel. Et me vint de demander, déplaçant apparemment la question de l'identité supposée vers une temporalité bien lâche : « Elle vous a toujours dit, c'est-à-dire ? » Bien m'en a prit puisque la réponse sur laquelle je ne pus que lever la séance arriva sous cette forme : « Ne pas pouvoir faire confiance en sa mère (*sic*), c'est ne pas pouvoir faire confiance en ses origines, donc en ce que je suis. » Il faudrait ici que je détaille, ce que je ne vais pas faire, et insiste sur la problématique évoquée par le terme équivoque

15. *Ibidem*, p. 127.

d'« origines » et ce que Granoff nomme « filiations ¹⁶ », où il ne vous étonnera pas que les associations sur le pourquoi et le comment de sa naissance et la séparation de ses parents allèrent alors bon train dès la séance suivante. Séance où dès son arrivée il me dit qu'il avait compris en partant que sa mère avait commencé à affirmer cette judéité et donc la sienne (bien sûr ce « donc » est l'enjeu même de ce que je vous raconte) afin de faciliter leur nouvelle installation avec l'homme dont elle était tombée amoureuse, pour lui plaire et ne pas causer de problèmes. Ainsi dit-il qu'il allait devoir cesser de tout *répéter* comme elle, s'il voulait vraiment savoir qui il était.

Répétition, retour et revenant, par là, par *lalangue*, ladite identité, en quelque sorte, vola en éclats. En effet alors, « [...] ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage ¹⁷ ».

16. W. Granoff, *Filiations, L'Avenir du complexe d'Œdipe*, Paris, Minuit, 1975.

17. J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p. 127.